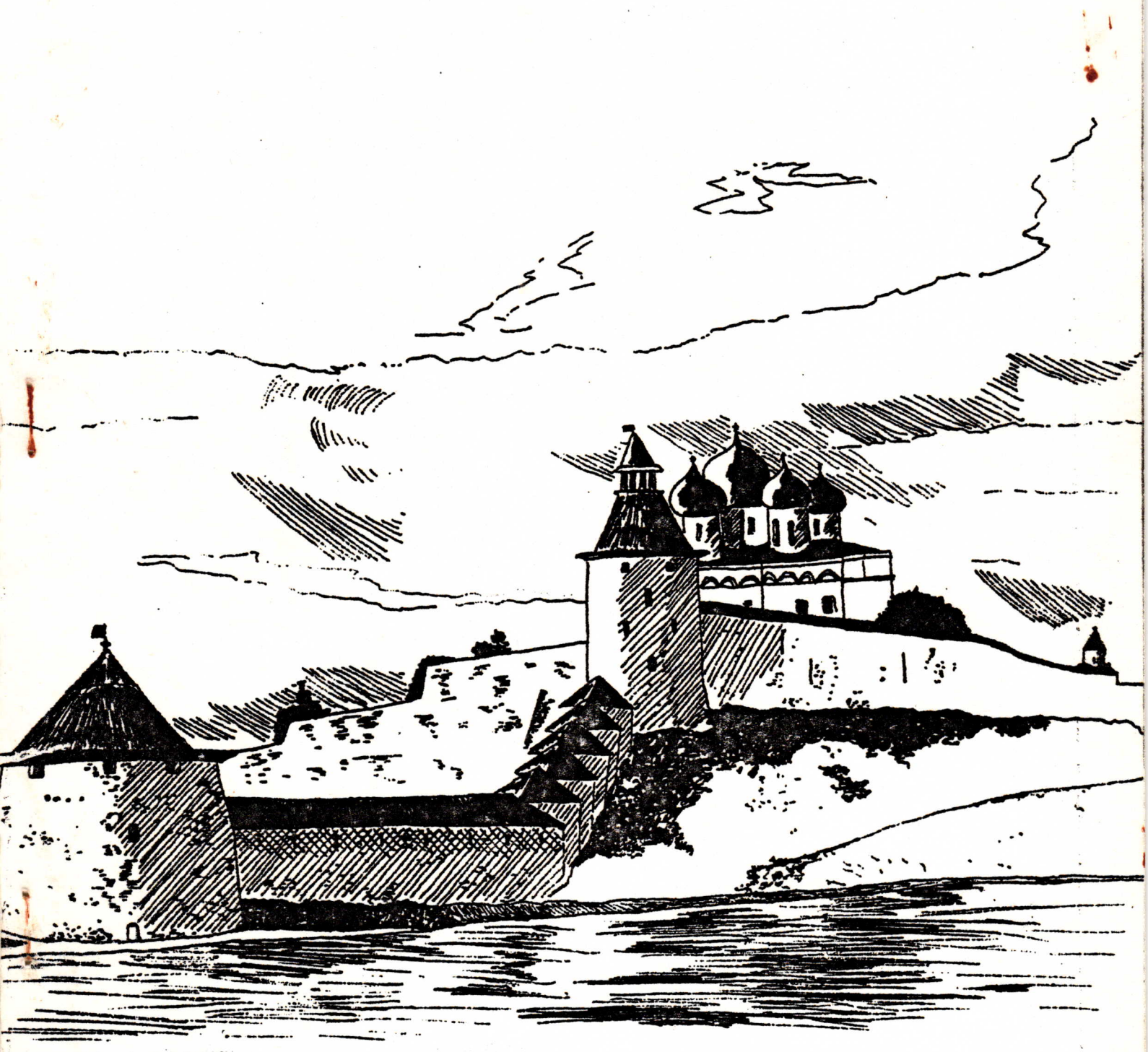
Mars 1980 n°4 5F



omnibus

Journal de la jeunesse orthodoxe

SOMMAIRE

- Editorial p.3
- Les Fiches d' OMNIBUS p.4
- Lettre d'un groupe de convertis p.6
- EVANGELIO es LUCHA p.8
- Le silence et le Saint-Synode russe Hors-frontières . p.11
- DEBAT sur le MARIAGE (suite) p.13
- Lettre à l' OMNIBUS p.19
- A propos des " Mémoires de Chostakovitch " p.23
- SUR les ECRANS :
  - " Sibériade " p.27
  - " Le pull-over rouge " p.28

COUVERTURE dessinée par Cyril SEMENOFF

- IMPORTANT

L'EQUIPE TIENT à PRECISER QUE TOUT ARTICLE PUBLIE EST PLACE SOUS LA SEULE et ENTIERE RESPONSABILITE de son AUTEUR



EQUIPE du JOURNAL " O M N I B U S "

Directeur de la publication : Serge REHBINDER

Equipe de rédaction :

- Hélène REHBINDER
- Laurence et Nicolas BOBRINSKOY
- Quentin de CASTELBAJAC
- Jérôme CLER
- Isabelle de LIPSKY
- André MEILLASSOUX
- Sachko PECHEFF
- Nathalie et Georges ROSENSCHILD
- Anne et Alexis STRUVE
- Laurence TANON

Directeur des Services Techniques : Alexandre CSAGZAR-GOUTCHKOFF
Adjoint : Serge ROSENSCHILD

Correspondants : Voir n° 3

R E C T I F I C A T I F

La Rédaction d' OMNIBUS tient à signaler deux oublis commis dans le N° 3.

- "L'article "LE SECRET des CHOSES" est l'oeuvre de notre nouveau membre de l'équipe Sachko PECHEFF.
  (La Rédaction en profite pour féliciter Sachko pour son recueil de poèmes : " DERI ION " récemment édité à La Pensée Universelle).
- La liste de l'équipe de rédaction s'est vue amputée du nom d'un de leurs collègues : Jérôme CLER.

A tous nous présentons nos excuses.

. . . ABONNEZ-VOUS .... REABONNEZ-VOUS ..... ABONNEZ-VOUS..... REABONNEZ-VOUS .....

Si vous souhaitez recevoir régulièrement "OMNIBUS", découpez ou recopiez ce bulletin d'abonnement et
ENVOYEZ LE NOUS, DUMENT REMPLI, à l'ADRESSE SUIVANTE :

OMNIBUS c/o Alexis STRUVE, 22 rue Eugène Jumin - 75019 PARIS -

---

NOM :
Prénom :
Adresse :

Je prends un abonnement d'un an (4 numéros) . . . . . 20 F /__/

Je prends un abonnement de soutien . . . . . 50 F /__/

Somme versée . . . . pour les N° . . . .

Le prix de l'abonnement est à verser par chèque postal, bancaire ou mandat à l'ordre d' OMNIBUS

E D I T O R I A L

o o o o o o o

CHRIST EST RESSUSCITÉ .....

L'équipe d'Omnibus vous souhaite de participer dans la joie à la Fête de la Résurrection du Christ.

L'art du débat est chose difficile, plus encore dans les pages d'un journal.

Deux remarques, au moins, en témoignent quant à l'échange de vues qui se poursuit dans ce numéro sur le mariage et les exigences chrétiennes qui s'y rapportent. La première est que, si brillant soit-il, un article est toujours partiel. S'agissant de "réactions" et de "réactions à des réactions", celles-ci sont quelquefois épidermiques et le fond du problème peut rester délaissé. La deuxième est que les intéressés eux-mêmes, les jeunes, ceux qui se trouvent confrontés aux difficultés, aux exigences - plus contraignantes dans un environnement qui n'en a guère - ceux-là, ne participent pas à la discussion. Appréhension de s'exprimer publiquement ? Difficulté pour parler d'un problème dans lequel on est plongé ? Sans doute, à moins qu'il ne s'agisse d'une question dépassée, d'un combat d'arrière-garde, ce que nous ne croyons pas.

Faut-il, pour autant, abandonner tout débat, parler de généralités, ne plus provoquer, ni questionner ? Résolument, non !

Si le débat actuel peut être considéré comme (momentanément) clos, d'autres s'amorcent, non moins épineux : la drogue, les divisions persistantes des orthodoxes en France . . . Parlons-en, avec lucidité, honnêteté, et ce "courage" dont on nous a gentiment crédité portera peut-être quelque fruit.

Serge REHBINDER

o o o o o o o



CONCILE

On peut difficilement envisager l'ecclésiologie orthodoxe (doctrine sur l'Eglise) sans noter l'importance de la notion de concile et de conciliarité. La foi est, bien sûr, affaire personnelle et chacun, selon ses moyens, en fait l'expérience. Mais c'est aussi l'affaire de tous : il n'y a pas juxtaposition de croyances plus ou moins cohérentes, il y a la source unique, la révélation de Dieu en Jésus Christ, dans l'Esprit-Saint qui ne peut, ni ne doit être trahie.

Or, dès les premiers siècles, dès même la première génération de Chrétiens, des controverses apparaissent, des questions se posent quant aux conséquences de la foi, parfois même quant à son contenu. La tradition de l'Eglise est claire : c'est le consensus de l'assemblée entière (= Eglise) qui est seul gage de Vérité. D'où la pratique de conciles, locaux puis universels (= oecuméniques).

Mais il ne s'agit pas là d'une quelconque règle majoritaire : la vérité, la vraie foi, pourraient, à un moment donné, n'être défendues que par un seul, l'Eglise peut lui donner raison bien plus tard.

C'est cette confrontation constante dans le temps et dans l'espace des doctrines et expériences particulières à la conscience globale de l'Eglise, fidèle à l'Evangile, qui fonde leur "orthodoxie" et leur place dans la Tradition. Au contraire, les hérésies, les enseignements s'opposant à, ou réduisant la révélation de Dieu, doivent être dénoncés comme tels : c'est là l'une des fonctions des conseils oecuméniques.

CHARISME

Dans le langage courant, ce mot est souvent simplement synonyme de "talent" ou de "don". Ce n'est pas là une déviation, mais une banalisation du sens primitif qui désigne plus spécialement les dons spirituels ou les grâces particulières (sens étymologique) accordés par le Saint-Esprit à certains membres de la communauté. Ceci était important dans l'Eglise primitive et attestait la présence de l'Esprit. Saint Paul énumère une série de ces charismes : la parole de sagesse ou de science, la foi, la puissance d'opérer des miracles, de prophétiser, de discerner les esprits, de "parler en langues" (comme les apôtres à la Pentecôte) ou les interpréter. S'adressant à l'Eglise de Corinthe où il craignait peut-être une importance néfaste donnée aux charismes, Saint Paul fait une mise au point : il y a, sans doute, diversité de charisme, mais c'est le seul et même Esprit qui distribue ses dons à chacun comme il l'entend ; de plus, ces faveurs sont faites en vue du bien de la communauté et on peut en déduire une hiérarchie : la prophétie est, par exemple, supérieure au don de parler en langues et la grâce essentielle qui dépasse toutes les autres est celle de l'amour.



Dans l'Eglise actuelle, les charismes n'ont plus cette fonction quasi liturgique qu'ils avaient dans les premières communautés. Il est cependant fondamental d'avoir conscience et souvent de constater que l'Esprit continue de susciter en chacun des dons pour le bien de tous : c'est une condition essentielle de la vie de l'Eglise.

CHRIST

Lorsque nous disons "le Christ", nous n'avons pas toujours conscience de la signification de ce mot. Elle devient cependant plus claire quand on sait que les équivalents sont, en français "l'Oint" et en hébreu "le Messie".

C'est dans l'Ancien Testament que l'on découvre les raisons qui font que Jésus est appelé "le Christ" ou "le Messie".

L'utilisation d'un chrême (mélange d'huiles et de parfums) apparaît au moment où Dieu ordonne à Moïse d'ériger, dans le désert, un sanctuaire qui renferme l'Arche d'Alliance : tout ce qui s'y trouve est oint du Saint Chrême C'est une consécration et un signe de sainteté. De plus, ceux qui, par leur fonction, leur sacerdoce, sont consacrés à Dieu (et par Dieu) reçoivent l'onction, Aaron et ses fils, le Grand Prêtre et les prêtres, mais aussi le Roi qui exerce un autre type de sacerdoce.

Les psaumes parlent souvent du "Christ de Dieu" et il s'agit là du Roi David. Mais tout l'Ancien Testament est traversé par l'idée que le Roi David n'est que l'image, le type d'un roi à venir, d'un Messie, d'un Saint de Dieu qui portera le salut et instaurera le Royaume de Dieu.

Dans les Evangiles, il n'est plus clairement évident que les apôtres, du vivant de Jésus, aient eu pleinement conscience de sa divinité. Il est certain cependant qu'ils l'ont reconnu comme Christ-Messie. Ce n'est qu'après la Résurrection, et la Pentecôte qu'Il devient pour eux Messie et Fils de Dieu.

Le sacrement qui suit le baptême, la chrismation (onction avec le Saint Chrême) est la manifestation du fait que tout chrétien et toute chrétienne, par son appartenance au Christ, reçoit aussi ce sacerdoce de Roi et de Prêtre.

Serge REHBINDER

6

LETTRE d'UN GROUPE de CONVERTIS.

Il est devenu intolérable de vivre dans le mensonge. Il est intolérable de mener une existence sans but dans un monde effréné, de se rendre quotidiennement à un travail routinier et inutile, de supporter des discussions vaines et fastidieuses, la grande éloquence artificielle des journaux, l'impersonnelle culture socialiste et le mensonge, toujours le mensonge et encore le mensonge ! Ce mensonge corrosif, dévastateur et humiliant dicté par la lâcheté que les uns justifient en évoquant la prudence, d'autres l'impossibilité de faire autrement et les derniers la sagesse.

L'instruction que nous avons reçue dans les écoles et les universités soviétiques n'a pas apaisé notre angoisse et n'a pas aidé à déceler la cause du mal. L'emphase de nos slogans komsomols et l'aveuglement romantique de notre jeunesse ont été mis à rude épreuve par la force démoniaque et destructrice de la réalité de notre vie. Dès notre enfance, il nous a été enseigné que la couleur rouge, couleur du sang, était la plus belle des couleurs et, la cravate rouge nouée autour du cou, nous nous placions sous les pesants drapeaux de velours. Il nous a été enseigné que la plus belle des vies était la vie organisée des camps de jeunesse et nous nous mettions en rangs au son d'entraînants hymnes militaires ou sportifs. Et nous ne formions plus qu'un avec cette foule hurlante.

Il nous a été enseigné que le mot "homme" était synonyme de fierté ! Cependant, notre expérience concrète nous apprend autre chose : le mot " "homme" résonne pitoyablement, parfois même odieusement. Il nous a été dit : "Tout au nom de l'Homme, tout pour le bien de l'Homme". Mais notre expérience concrète nous a prouvé qu'en réalité, dans la pratique, l'Etat suit d'autres préceptes : "L'homme est bête, obtus, incapable de se diriger lui-même et a besoin d'une réglementation de fer". Tout est décidé pour nous : comment nous devons vivre, lire, regarder, écouter, chanter et même manger. La culture socialiste nous donne, dès notre naissance, une image du monde mensongère et stéréotypée qui rejette de notre vie tout sentiment de compassion envers la tragédie humaine et pratiquement toutes les valeurs chrétiennes. Cette culture réglemente la vie de l'homme, dès sa naissance et jusqu'à sa mort, avec l'inéluctabilité du destin.

Et tels des maudits, nous errons dans le cimetière désolé de notre patrie, dans la puanteur des grandes villes, dans le fracas et les fumées des usines, empoisonnés par le cynisme et l'ironie, par le style de vie qui nous est imposé et par les moyens que nous employons pour survivre et qui nous ont été enseignés par le réalisme socialiste.

Arrivés à la limite du désespoir humain, ayant entrevu l'abîme de la mort spirituelle, nous avons entendu un appel d'espérance : c'était la voix de nos aïeux, de nos pères, de nos saints. Tels des archéologues, nous avons réussi à entrevoir, malgré l'épaisseur de la couche de falsifications et d'interdits, l'esquisse de l'histoire religieuse et de la culture russes. Le mystère de la présence et de l'action de l' Eglise en Russie et du Christ dans le monde nous est appar . Nous avons découvert à travers l'interprétation de l'orthodoxie par nos ancêtres, que celle-ci est une force victorieuse transformant et confirmant la vie, et non un paisible refuge pour les âmes fatiguées, fuyant la brutale réalité quotidienne, force qui n'est pas une fin en soi mais un début d'ascèse,créant un "être nouveau".

Refusant de nous adapter au mode de vie socialiste, prêts à tout, prêts à nous détacher de la société, las de lutter avec la routine et la lâcheté de notre conscience, nous avons décidé de sauver nos âmes de la désagrégation et de la mort spirituelle sous les voûtes sacrées de l'Eglise.

Nous avons compris que seul le Christ peut nous libérer et nous réunir.

suivent cinq signatures



EVANGÉLIA ES LUCHA



"Le Nicaragua est libre, alléluia ! ". Telle a été la réaction caractéristique des jeunes chrétiens d'Amérique latine réunis au Pérou quelques jours après la chute de la dictature de Somoza. Les participants à cette rencontre ne cachaient pas leur joie d'apprendre la libération du peuple nicaraguayen, désormais en mesure d'édifier une société nouvelle.

Des délégués de tous les continents étaient venus prendre part aux discussions sur le thème "La théologie et les ministères de jeunesse", après les réunions préparatoires qui avaient eu lieu dans chaque pays à l'échelon national. Le principal thème de réflexion était la théologie de la libération, considérée comme un critère essentiel du témoignage de l'Evangile en Amérique latine. Et pourtant, le langage de la théologie de la libération demeure étranger à un grand nombre de personnes. Sa rhétorique est ardue et son engagement social et politique entraîne une certaine confusion. Ceux qui ne sont pas familiarisés avec cette matière ont souvent à son égard une réaction négative en partie imputable, sans doute, à la crainte de l'inconnu.

C'était la première fois que j'avais l'occasion de me pencher réellement sur les problèmes de la théologie de la libération et c'était aussi ma première visite en Amérique latine. Ce fut une expérience unique et passionnante. Ce que j'ai découvert ?

Tout d'abord, j'ai découvert une réflexion théologique fortement enracinée dans son contexte. Un contexte effrayant. D'un bout à l'autre du continent surgissent un peu partout les modèles classiques que l'on connaît : les dictatures militaires, la suppression des droits de l'homme, individuels et collectifs, la pauvreté des masses et la faim, la maladie, le chômage et son redoutable compagnon le sous-emploi. Il est évident que nombre de chrétiens ne parviennent pas à comprendre que ces questions réclament leur temps et leur attention.

J'ai rencontré des gens : de jeunes chrétiens engagés dans des activités oecuméniques. Des gens qui ont foi en la libération du peuple - et des Eglises - de son esclavage actuel. Mais ce ne sont pas simplement des théoriciens de la libération, des intellectuels qui en proclament la thèse autour d'une table.

Ce sont des gens qui mettent la main à la pâte, au propre et au figuré : dans des campagnes d'alphabétisation, la mise en place de centres sanitaires, l'éducation populaire, la formation professionnelle, le rassemblement de jeunes de diverses dénominations. Les aspects théoriques et pratiques de ces activités sont exposés dans le document sur les ministères de jeunesse et dans les rapports de travail des équipes nationales (voir les articles correspondants). Ces documents ne peuvent pas être lus isolément, car ils sont partie intégrante d'un même ensemble, qui reflète un engagement commun.
Donc, qu'ai-je appris ?

J'ai appris qu'une théologie du peuple devait plonger ses racines dans son contexte. Que tous nous devions avoir le courage de marcher, de nous insurger contre l'injustice. Qu'au nom de l'Evangile et de Jésus-Christ nous avions le devoir d'affronter les forces oppressives de notre société. L'optimisme avec lequel les participants s'attaquaient à des problèmes en apparence insurmontables est resté vivant dans ma mémoire.

Devons-nous tous, par conséquent, vous et moi, adopter la théologie de la libération ?

Il appartient à chaque chrétien, individuellement, de répondre à cette question. Mais il importe de comprendre que la théologie de la libération n'implique pas qu'il faille ignorer ou renier ce que l'on a appelé la base ou l'essence de la foi chrétienne. Il s'agit en fait d'un engagement nouveau des chrétiens à l'égard des pauvres et des opprimés, d'une vie de service et de don de soi en faveur de ceux qui souffrent le plus. Pour certains, la réponse sera indubitablement oui.

Pour d'autres, la notion de libération reste séparée de sa réalité. Se dresser contre les structures de pouvoir au sein d'une société peut sembler "triomphaliste", qu'il s'agisse de combattre un gouvernement, des entreprises transnationales ou nationales, la consommation à outrance, voire même la doctrine religieuse du fondamentalisme. Ces forces paraissent trop puissantes pour que l'on puisse s'y opposer avec succès.

Cependant il y a l'espoir. Car le Christ nous a promis d'être toujours avec nous. Et dans notre fidélité à Jésus-Christ, en même temps que nous attendons sa venue, nous ressentons la certitude que nous devons tenir bon ; résister à toutes les forces oppressives, à tous les pouvoirs déshumanisants ; et celà vaut particulièrement pour la société occidentale.

La résistance peut revêtir la forme d'une protestation contre la course aux armements et l'énergie nucléaire ; d'une lutte contre la suppression d'emplois que provoquent la rationalisation de la production et l'application de techniques sans celle nouvelles ; d'un refus de manger des oranges provenant d'Afrique du Sud. Elle peut aussi signifier prières, liturgie, et cette profonde spiritualité qui se défend d'accepter d'autre seigneur que le Christ.

Quelle que soit la forme de résistance que nous adoptons - il en existe bien d'autres encore - nous resterons unis comme les pièces d'un même mouvement. Nous avons besoin les uns des autres. Et nous reconnaissons que notre chemin n'est pas facile. Une affiche que l'on peut voir en Amérique Latine l'a exprimé tout simplement : "Evangelio es Lucha" - L'Evangile est la lutte-. Nous rejetons toute idée d'un Christ spiritualisé que l'on place au-dessus de la culture et dont on se sert pour voiler l'injustice. Car la terre a été créée et sauvée par Celui qui a souffert et qui est mort pour nous. Et qui est ressuscité. Sur un mur du port de Mar del Plata étaient inscrits ces mots lourds de sens : " Je cherche le Christ, mais ne le trouve pas. Je me cherche moi-même, mais ne me trouve pas. Mais mon prochain, je l'ai trouvé. Et tous trois, nous poursuivons notre route ensemble".

* * * * * * * *
* PETER MOSS *
* * * * * * * *

extrait de "JEUNESSE" - Septembre 1979

Le silence et le Saint-Synode russe hors-frontières



Il est difficile de parler de sa mère, plus encore de son église, de l'Eglise russe hors frontières où nous vivons dans une paroisse française, depuis une ou deux générations.

On ne discute pas plus son appartenance initiale à telle ou telle juridiction qu'on ne s'interroge sur l'évidence d'une nature maternelle, si précisément elle vous a accueilli, élevé, consolé et nourri de la pure tradition dont vous étiez affamé. Mais, il n'y a que l'Eglise où, témoignage d'universalité, les orthodoxes français puissent se reconnaître une parenté russe et cela, au sein-même des évènements dramatiques qui ont fait d'une partie importante de l'Eglise Russe une Eglise de la Diaspora, une église apôtre ou martyre dans le monde entier (rappelons les directives de l'oukase patriarcal du 20 novembre 1920, qui prévoyait la rupture des communications avec le conseil présidé par le patriarche et même la fin de son activité).

Et voilà que nous aussi, jeunes français, malgré ou en raison de notre ignorance, de notre inexpérience et de nos faiblesses, nous avons part aux fruits de ce long témoignage, de cet immense martyre révélé, aujourd'hui encore, par le père Doudko. C'est dans ces conditions que se pose pour nous une douloureuse question : comment sommes-nous si isolés des autres juridictions en France, quel est cet épais brouillard qui nous enveloppe ?

Pour les jeunes orthodoxes français que nous sommes (c'est-à-dire pour qui l'évocation d'un particularisme politique russe n'a pas plus de sens qu'il n'a de fondement ecclésial dans la Diaspora) le problème majeur reste celui de l'oecuménisme. Quittant, directement ou indirectement, les religions hétérodoxes (catholique ou protestante) sans mépris pour elles - puisqu'elles nous ont conduits à l'orthodoxie - mais conscients de cette nécessité de quitter son père et sa mère, nous avons le sentiment qu'il est impossible non seulement de considérer les divergences entre christianismes comme géographiques, accidentelles et purement internes à l'Eglise (en comparant, par exemple, un Saint Pierre à un Saint André oriental) mais aussi de remettre en question l'intégrité, la pureté de la tradition orthodoxe telle que nous l'ont livrée, après tant de vicissitudes, les églises et les peuples orthodoxes, russes ou grecs, roumains ou bulgares. Dans la nouveauté de notre âge ou de notre accès à l'orthodoxie - et ce n'est pas là un zèle maladroit de néophyte, puisque notre préoccupation rejoint celle de nos "anciens" - nous ne pouvons comprendre que cette pureté soit estompée par les mélanges, les relativismes ou altérée par des "réformes" (le jeûne, le calendrier liturgique, etc ...)

"Tout est permis, tout n'est pas utile". Cette parole de l'apôtre nous paraît faire peser une grave incertitude sur les débats entre différentes confessions et même entre orthodoxes, quand ils ne réussissent qu'à l'état de spéculations les purs mystères dont nous devrions nous approcher avec humilité crainte et tremblement dans notre propre vie spirituelle et ecclésiale et non dans la publicité et le verbalisme inévitables des débats publics, domaine de l'opinion.



Chaque homme a besoin d'une découverte proportionnée à son évolution intérieure, à son déroulement spirituel qui n'est pas généralement celui d'une conférence, si brillante soit-elle. De plus, pour qui a vécu l'émiettement du christianisme romain ou protestant, le relativisme introduit dans l'Eglise orthodoxe reste particulièrement douloureux, haïssable au moment précis où le trésor lumineux et véridique de l'orthodoxie se révèle à lui.

Un net refus de l'oecuménisme nous écarte d'une certaine "actualité" orthodoxe. Cela paraît compréhensible et normal. Ce qui l'est certainement moins, c'est une démarche qui conduit d'un certain silence sur notre juridiction - silence au demeurant nuisible quand il conduit à l'erreur et à l'ignorance, et nous pensons notamment à l'oubli de cette figure lumineuse que fut le saint archevêque Jean Maximovitch - à une condamnation, qui fait de notre juridiction non plus seulement une juridiction-fantôme, mais aussi une église schismatique, ce qu'illustrent notamment les réflexions d'Olivier Clément (dans "la révolte de l'Esprit") sur le "monophysisme ecclésiologique" du Saint-Synode, qui dénotent une profonde méconnaissance de notre situation. Une des questions que pose, alors, l'oecuménisme nous paraît être celle-ci : " Peut-on, au nom de l'oecuménisme, condamner ceux qui le refusent ?" La question n'est pas gratuite, elle est grave et actuelle. Ne risque-t-on pas, dans une volonté d'unité mal dirigée et peut-être très mal fondée, de rejeter son frère orthodoxe pour mieux embrasser ceux que l'on nomme "les frères séparés" ? L'oecuménisme qui n'est ni tradition, ni dogme, doit passer au crible de la foi.

C'est sur ce type de problème réel, supprimant une méconnaissance quasi-totale, que nous voudrions que débouche la conscience de notre appartenance à telle ou telle juridiction. Nous voudrions que, selon les prescriptions de l'apôtre, sentant le ressentiment, ou l'ignorance pure et simple, de notre frère, aller au devant de lui, pour pouvoir par cette reconnaissance confesser l'Eglise orthodoxe Une, Sainte, Catholique et Apostolique qui est non telle ou telle juridiction, mais l'ensemble du corps du Christ.

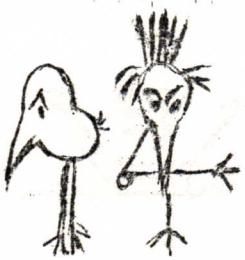
André MEILLASSOUX et Quentin de CASTELBAJAC

DEBAT sur le Mariage - suite -

Puisque vous donnez aussi la parole aux aînés, j'aimerais ajouter quelques remarques au débat ouvert dans Omnibus sur la sexualité et le mariage. Elles sont fragmentaires et je reconnais leur insuffisance par rapport à un problème aussi vaste. Elles expriment un point de vue personnel et par conséquent limité. Mais je ne puis et je ne veux séparer en moi le sujet et la personne appelée à suivre le Christ et à s'ouvrir à l'inspiration de l'Esprit.

Dans le n° 2/1979, le Père Pierre Tchesnakoff a exposé avec la vigueur d'une convication fondée sur l'expérience vécue, la vision orthodoxe du mariage. Sa réalisation implique, écrit-il "une grande préparation spirituelle", et l'abstinence de tous les liens conjugaux avant le mariage". A ce témoignage dont elles n'ont pas contesté la valeur, Laurence et Hélène ont réagi en posant quelques questions qui me paraissent pertinentes : "Comment définir la pureté ?- Peut-être ne faudrait-il pas confondre chasteté et virginité ? Et elles ont conclu par cette remarque qui m'apparaît en réalité comme une question (elle aurait sans doute gagné à être formulée sous une forme interrogative) : "dominer ses élans et ses passions, les juguler au nom d'une bonne règle morale ou sociale n'est pas forcément bon. Faire l'amour avant le mariage ou vivre en union libre n'est pas forcément une catastrophe spirituelle". C'est moi qui ai souligné l'adverbe "forcément" qui me paraît donner à cette phrase son sens véritable. La simple observation extérieure et volontariste d'une règle - même si en soi cette règle est bonne - n'est pas une garantie d'intégrité psychique et spirituelle : elle est parfois génératrice de névroses. De même la transgression extérieure de la règle (qui demeure pourtant la règle) peut s'accompagner d'élans, d'intentions, de sentiments qui impliquent une valeur positive. N'est-il pas significatif que dans la généalogie selon la chair du Christ soient explicitement nommées une prostituée, Rahab la prostituée (qui par miséricorde cache les espions israélites) et le femme d'Urie dont naquit Salomon fils du roi David (Math. I,3 et 6).

La formulation même de la remarque de Laurence et de Hélène, devait nécessairement choquer des oreilles qui ne sont pas habituées à entendre un tel langage dans une revue de jeunesse chrétienne. Mais c'est le langage que parlent nos enfants et nos petits-enfants, même ceux qui, au fond d'eux-mêmes restent attachés à la morale chrétienne traditionnelle.



Lorsque nous nous bouchons les oreilles pour ne pas l'entendre, n'imitons nous pas la politique de l'autruche ?

Les questions qu'Omnibus a eu le courage de publier ne sont nullement celles que se pose une jeunesse libertine massivement et grossièrement hédoniste. Cette partie de la jeunesse ne se pose généralement pas de questions puisque "tout est permis" et que seul compte le plaisir. Les interrogations de Laurence et d'Hélène me paraissent être de jeunes chrétiens (ou de jeunes issus de milieux chrétiens) qui cherchent en tâtonnant la voie d'une vie authentique au milieu des décombres d'une morale chrétienne de façade qui s'est effondrée. Rabrouer leurs auteurs sans répondre à leur interrogation, en lui déniant toute qualité chrétienne n'est-ce pas donner une pierre au fils ou à la fille qui demande du pain ?

Certes il existe aujourd'hui - comme il a existé hier - un danger de laxisme moral mais qui concerne aussi d'autres domaines que celui de la sexualité,par exemple l'attitude à l'égard de l'argent. Et certes il appartient à l'Eglise et à ses représentants désignés de nous avertir sans complaisance des exigences de la vocation chrétienne. Tout comme Gabriel Matzneff, beaucoup d'entre nous se souviennent avec gratitude de ceux, prêtres ou laïcs qui furent pour nous les témoins de cette exigence de Dieu. Qui le furent parfois avec rudesse, mais une rudesse alliée à la charité et au discernement des situations personnelles.

L'Eglise Orthodoxe a une très haute idée du mariage : c'est là une de ses richesses. Elle le désigne comme une voie spirituelle d'une dignité égale à celle du martyre. "Saints martyrs priez pour nous" dit une invocation chantée au rite des épousailles.* Cependant en dehors de la réalisation, combien difficile et rare, de cette vision lumineuse (réalisation pour laquelle le sacrement confère la grâce mais non une assurance tout risque) n'y aurait-il que "ténèbres et péché, fornication et adultère ? N'existe-il pas aussi dans ce domaine un clair-obscur où l'on pressent l'aube de la Grâce divine ? Je pense à certains jeunes couples, aujourd'hui hélas marginaux par rapport à l'Eglise où ils ont reçu le baptême, qui hésitent à lui demander le sacrement du mariage sans pour autant tomber dans le libertinage. Quand un homme et une femme se donnent l'un à l'autre avec générosité et confiance et

*Je conseille de lire à ce sujet la méditation du Père Lev Gillet intitulée "La Coupe et l'Agneau" (Chevetogne 1979)

la volonté de rester ensemble autant qu'ils en ont la force, cette union ne participe-t-elle pas mystérieusement - quoique incomplétement - de l'Amour Divin dont le sacrement du mariage est le sceau public ? Comme le dit l'adage patristique : Gratia non alligatur sacramentis. La Grâce souveraine de Dieu n'est pas liée aux sacrements. Il arrive d'ailleurs qu'une telle union prépare au sacrement ou en suscite la demande.

Le Père Alexis Kniaseff cite des canons ecclésiastiques dont il semble résulter la condamnation de toute relation sexuelle en dehors du mariage sacramentel. Mais il sait certainement qu'on peut appliquer les canons avec une rigueur inhumaine selon, la lettre, ou avec miséricorde en tenant compte du salut et du bien des personnes. Il cite de même des textes des Actes des Apôtres et des Epîtres pauliniennes qui condamnent l'adultère et la fornication. Mais s'appliquent-ils exactement, sans distinction, à tous les cas d'unions libres ? L'apôtre Paul et toute l'Eglise primitive ont reconnu la validité des mariages païens qui n'étaient pas des mariages sacramentels affirmant que le conjoint chrétien sanctifie le non chrétien. On sait que le sacrement du mariage n'a été institué qu'assez tardivement. Rien dans ce domaine n'est donc simple et il faut se garder de jugements simplistes et superficiels. Personnellement, je me refuse d'écraser de mon mépris des relations en lesquelles je discerne le germe d'une espérance et qui sont l'expression d'un amour sincère, d'une véritable tendresse. Pourtant nous devons maintenir comme valeur intangible, l'idéal chrétien du mariage. C'est dans cette tension qu'il nous faut vivre et chercher difficilement notre voie.

Il me semble aussi que l'Eglise qui a éclairé la situation conjugale des chrétiens dans la société païenne, se doit d'éclairer aujourd'hui de la même lumière du Christ le comportement à l'égard du sexe et du mariage des chrétiens insérés dans une culture post-chrétienne, en tout cas, post-constantinienne. Cela exigera de ses représentants une réflexion qui dépasse le simple rappel des canons. S'y refuser ne serait-ce pas devenir étrangers à la miséricorde infinie de Celui qui ne condamne pas la femme adultère mais l'oriente dynamiquement vers la vie nouvelle, en lui disant : "Va vers (eis, comme le dit le texte grec) la paix (Jn VIII/II et Luc VII/50).

Elisabeth BEHR - SIGEL

16

Le problème posé par "Omnibus" est important. Il est bien, je pense, d'oser poser à haute voix ce genre de questions, auxquelles surtout dans l'environnement culturel" actuel chacun peut être amené à penser tout bas... Il faut en parler, il faut catéchiser de la totalité de l'Evangile, de la tradition et de la pratique de l'Eglise de façon à pouvoir en toute circonstance demeurer des Fils et des Filles de Dieu, debout dans sa lumière.

Les pères Pierre et Alexis ont eu raison de rappeler les principes posés par l'Eglise. On ne peut attendre d'un prêtre qu'il dise autre chose. Peut-être n'est-il pas inutile de réfléchir à "l'utilité"humaine, au bien fondé de ce que l'Eglise nous enseigne.

Il est évident tout d'abord que dans la vie, on ne peut avoir " toute chose et son contraire". On ne peut vouloir être membre de l'Eglise et professer froidement, dans le même temps une philosophie ou une morale contraire au christianisme, lequel, c'est exact, implique des contraintes.La miséricorde, la tendresse, la solidarité, l'identification même avec celui qui tombe ne sont en rien contraires à cela.

Il est clair également que l'enseignement de l'Eglise ne doit pas être reçu comme un "règlement bête et méchant". Le principe "une seule femme pour un seul homme" correspond à la nature profonde de l'être humain.On ne peut,sans dommage intérieur profond, séparer l'affectivité, la sexualité, la stabilité.

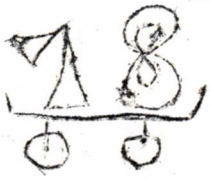
"Draguer", faire n'importe quoi, n'importe comment est extrêmement dangereux (contrairement à ce que laisse entendre une certaine " mode " actuelle). L'acte sexuel, qu'on le veuille ou non, engage bien autrement que le fait de "boire un pot avec un copain ou une copine" ("oui, mais moi je vous aimais").
Combien ai-je connu dans ma jeunesse de garçons ou de filles "brisés" par des "partenaires" déshonnêtes ou tout simplement légers. Combien ai-je connu de "successeurs" desdits "partenaires" qui ont été eux-mêmes blessés parce qu'il y avait quelque chose de "cassé" dans le coeur de l'être aimé ... Bien sûr, si heureusement, rien n'est irréparable et tous les cas ne sont pas aussi dramatiques, mais il y a là un risque grave tant est délicat, complexe, le mécanisme de l'être humain en sa "totalité".

En outre (voir,par exemple, la situation dans les pays scandinaves), il n'est absolument pas sûr que la "libération sexuelle" totale engendre immanquablement la libération des "complexes", la liquidation des névroses.. J'ai connu, dans les bureaux et ailleurs, assez de jeunes hommes et de jeunes femmes pour le vérifier. Ils ne sont sûrement pas plus heureux, au contraire, que leurs grands-parents. Ce que cherche, parfois désespérément, le plus grand des "Don Juan", à moins d'être totalement détraqué, c'est la tendresse, la fidélité, la pérennité de la relation avec l'être aimé. C'est en ce sens qu'il faut comprendre Saint-Paul quand il dit : "tout est permis mais non point tout profitable".

Mais la question posée n'était pas : "l'Eglise tolère-t-elle la dépravation, l'orgie romaine ?". Elle était simplement "Peut-on légitimement avoir des relations avant le mariage avec sa fiancée.e ?" On connaît la réponse. Elle est sage.. Elle maintient libre jusqu'à l'engagement du mariage... Les unions "pour réparer" même s'il n'y a pas d'enfant, sont souvent assez tristes.

Mais il faut aussi se souvenir que l'énoncé de la loi n'est pas toujours suffisant lorsqu'on est sollicité par "l'idéologie dominante", par ses sens ou ses sentiments.. Il y a là très souvent un dur combat à mener.... C'est la plupart du temps la solitude morale, l'isolement, le repli sur soi qui conduisent aux pires faiblesses, y compris aux "mariages idiots". Et là, je ne connais aucun prêtre orthodoxe qui se borne, quand on le contacte, à énoncer la loi et, point à la ligne. En de telles circonstances comme en toute circonstance de la vie (que l'on s'en souvienne car il n'y a pas que "ces" problèmes et tout n'est pas "réglé" le jour du mariage) pour "accompagner"avec un coeur de père et de frère.

Le prêtre sait qu'il est aux antipodes de l'esprit de l'Evangile d'ajouter à la misère, à l'échec ou simplement aux difficultés, la culpabilisation, le mépris, l'humiliation.. Ce qui ne veut pas dire qu'il énoncera le contraire de la loi de Dieu et de l' Eglise.



Le Seigneur Dieu est bonté ..., il est surtout intelligence, il connaît mieux que quiconque le "dossier" de chacun dans toute sa réalité, dans toute sa profondeur, dans toute sa complexité parfois. Le prêtre malgré sa faiblesse, son obscurcissement, son péché même, est armé de grâce qui lui permettra, pour le moins, d'être l'infirmier du Seigneur qui aide et guérit, du Seigneur de l'Evangile pour lequel rien n'est impossible, ni irréparable.C'est dans la mesure où les jeunes se sentent entendus, aimés qu'ils peuvent "monter plus haut".

Ceci dit, rien n'est inséparable . C'est dans la mesure où l'on s'intégre le plus à la vie de l'Eglise que tout devient plus facile, plus clair, plus fructueux.

L'Eglise n'est ni morose, ni froide.Elle veut des mariages heureux,réussis. "Donne-leur dès le service du mariage l'entente de l'âme et du corps et toute sorte de biens (il faut relire ce texte admirable). Le vin de Cana est signe de joie. Elle est la VERITE du Christianisme et il faut le clamer au monde.

L'esprit de la "société", telle que l'entendent sans doute Hélène et Laurence, l'esprit méprisant, policier, cancanier, doit être exorcisé.Il faut prier pour ceux qui en sont affligés. Entre temps, il ne faut pas en tenir compte. Ce serait donner à ce démon trop d'importance et de vie.

Hélène et Laurence nous "interpellent" - en termes peut-être excessifs. Il faut les remercier de nous réveiller, de revendiquer de nous une écoute du monde, tel qu'il est (on peut le regretter, mais c'est ainsi).Il faut les remercier de s'être exprimées, puis désormais d'accepter d'entendre l'Eglise.

Si un jour vient la tempête, il faut se souvenir du Seigneur qui commande aux vents et aux flots. La grâce de Dieu et aussi notre présence fraternelle, aimante ne permettront jamais qu'un de ces petits puisse se perdre", ni même qu'il se sente un enfant perdu dans la forêt.

Père Gabriel HENRY

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Lettre à l'OMNIBUS



Chers amis,

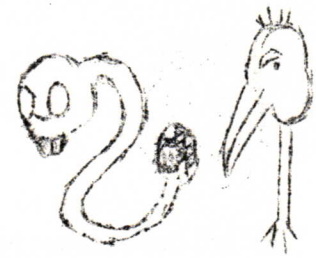
C'est avec grand intérêt que j'ai lu le n° 3 d'OMNIBUS, paru en décembre. J'ai été particulièrement frappé par le très beau et poignant poème de ce soldat qui va mourir et qui, du fond d'un trou d'obus, découvre en regardant le ciel l'existence d'un Dieu d'Amour, dans un dialogue d'une merveilleuse simplicité où il espère que ce Dieu l'attend déjà à la porte du Paradis.

J'ai aussi beaucoup aimé la lettre de Sonia Rosenschild sur la drogue car c'est un problème très grave et douloureux pour notre société d'aujourd'hui et je suis heureux que Sonia ait eu le courage d'en parler dans les pages d'Omnibus. Elle aborde plusieurs thèmes : celui de la société, de la culpabilité, de la volonté, de l'éducation chrétienne et enfin de la foi.

D'ailleurs, je trouve que ce problème de la drogue est lié à celui de l'amour conjugal et de la sexualité qui devient aussi dans notre société, en quelque sorte, une drogue remplaçant le véritable Amour entre les êtres : et ce sont en fait les mêmes thèmes que nous retrouvons dans les deux cas.

Sonia dit dans sa lettre : "ils se droguent parce que la société est méchante". Je crois personnellement que notre société n'est pas plus méchante qu'une autre, mais elle est - ce qui est plus grave à mes yeux - <u>indifférente</u> à l'homme en tant qu'individu. Actuellement, l'homme "créé à l'image et à la ressemblance de Dieu" ne représente plus grand chose, il est noyé dans la "masse", cette masse de gens qui se côtoient et se bousculent sans se connaître, qui ne sont plus que des matricules de sécurité sociale et qui vont de plus en plus ressembler à des cartes perforées brassées par un ordinateur géant... C'est cet <u>anonymat</u> terrible qui crée un grand vide dans le coeur de l'homme, lui ôte très souvent sa volonté d'agir ou de réagir, et le pousse vers des solutions de désespoir. Et la drogue apparaît alors comme un des moyens artificiels d'évasion de ce monde de cauchemar. Mais, hélas, elle n'apporte rien de valable, ni de positif à l'homme, et comme le dit très bien Sonia - "c'est un des gouffres les plus affreux de la mort". Oui, la drogue ne peut pas sauver l'homme, elle l'enfonce au contraire encore davantage dans le cauchemar du néant.

Sonia pose aussi le problème de la responsabilité et de la culpabilité. Je suis d'accord avec elle : une personne qui se drogue n'est pas coupable.Et la responsabilité revient sans aucun doute à la société.Mais cette société que nous jugeons, blâmons et critiquons sans cesse, c'est nous qui l'avons créée, elle n'est qu'une émanation de nous-mêmes et un reflet de notre vie intérieure. Nous faisons tous partie de cette société et personne ne peut s'octroyer le privilège de la juger de l'extérieur, comme si nous n'étions pas nous-mêmes concernés par ses défauts. Je parle évidemment des adultes et des responsables qui forment cette société dans laquelle nous vivons.
Il est aussi exact que chaque nouvelle génération qui monte, et particulièrement les jeunes de 15 à 20 ans qui n'ont pas encore de responsabilité dans cette société peuvent la juger de façon objective, avec un regard neuf,clair et rigoureux. L'enthousiasme et la générosité de cet âge leur permet de rêver d'un monde meilleur, d'une société plus charitable, plus juste et plus fraternelle que celle que leur ont léguée leurs parents. Mais le drame vient de ce que ces jeunes, lorsqu'ils deviennent à leur tour des adultes investis de responsabilités envers leur prochain, retombent presque fatalement dans les mêmes erreurs que leurs aînés, et c'est en quelque sorte la rançon du péché qui est toujours très fortement enraciné dans chaque homme. Et c'est là je crois que se situe tout le noeud du problème.
Pour que notre société change, il faut que les hommes eux-mêmes changent, et changent surtout intérieurement. Ce ne sont pas les lois, ni les décrets qui modifieront l'homme. Car s'il reste intérieurement égoïste et malhonnête, il pourra toujours tricher avec la loi et continuer à exploiter d'une façon ou d'une autre son prochain. Et là je crois que les chrétiens ont à jouer un rôle essentiel, comme ils l'ont déjà d'ailleurs fait depuis deux mille ans et c'est pour cela que notre société occidentale peut encore s'appeler une société chrétienne : elle a,en effet, été très fortement marquée par le christianisme, par l'enseignement du Christ que les premiers chrétiens ont essayé de vivre avec une grande intensité en acceptant les persécutions et le martyre. C'est grâce à eux que la foi chrétienne a finalement prévalu dans l'Empire Romain. Puis ce fut le monachisme qui essaya, dans cet empire chrétien de maintenir les valeurs essentielles de la foi.



Actuellement, le christianisme qui se trouve en régression dans la majorité des pays ne peut plus compter que sur la foi et le dévouement de ses fidèles. Un chrétien doit être le sel de la terre. Et ce rôle, surtout dans nos pays occidentaux, les chrétiens ont, hélas, cessé de le jouer. Ils se sont confondus avec la masse des gens qui vivent d'une vie matérialiste et païenne et seulement certains d'entre eux se souviennent une fois par semaine qu'ils sont encore chrétiens et viennent prier pendant une heure à l'église, en espérant que cela suffira à assurer leur salut.

Il y a donc quelque chose à changer dans toute notre attitude envers Dieu, envers le Christ et son Eglise. Nous devons redevenir le levain dans la pâte afin qu'on puisse distinguer un chrétien d'un non chrétien et cela, non seulement à des signes extérieurs (par exemple, par le port de la croix sur ses vêtements ou sa fréquentation épisodique de l'église), mais surtout par son attitude intérieure envers Dieu et son prochain. Pour être chrétien il faut avoir la foi, une certaine volonté de la vivre et surtout beaucoup d'amour pour chacun des hommes que nous rencontrons sur le chemin de notre vie (voir la parabole du bon Samaritain). Cela demande également un grand effort de prière et de jeûne (c'est-à-dire d'ascèse dans tous les domaines de la vie, y compris de la vie conjugale...). Et ce n'est qu'à ce prix que les chrétiens pourront de nouveau jouer un véritable rôle dans notre société, la rendre meilleure et plus juste, être de nouveau réellement le ferment de cette terre.

Je sais qu'en général, quand on est jeune, on voudrait que tout se passe très vite, comme dans les contes de fées, que des citrouilles se transforment immédiatement en carrosses et les petites cendrillons en princesses. Mais dans la réalité tout se passe autrement. L'évolution de l'homme est toujours très lente et pénible, et souvent liée même à de grandes souffrances. C'est pour cela que le Christ a dû aussi souffrir et mourir sur la croix par amour de l'homme et pour le sauver. La vie du chrétien est aussi liée à des souffrances, chacun de nous porte sa croix, mais, comme nous le chantons chaque dimanche, la croix du Christ a apporté la joie au monde entier et notre croix peut aussi parfois changer certaines choses en ce monde et être source de joie.

92b

Et si nous nous réunissons le dimanche à l'église, c'est justement pour nous replonger dans cette joie du Seigneur, pour vivre un moment ensemble notre foi et notre amour de Dieu, et repartir ensuite rénové, purifié, sanctifié et emporter ainsi dans notre vie quotidienne un peu de ce ciel qui s'est ouvert à nous dans le mystère de l'eucharistie, pour le partager avec les hommes que nous côtoyons dans la grisaille de la vie de tous les jours. Je sais que nous devons donner aussi un peu plus de joie et d'espérance à tous les jeunes qui se sentent perdus dans ce monde sans âme, et en particulier aux jeunes qui se droguent et sont pris dans le piège du cycle infernal des stupéfiants dont ils n'ont plus ni la force, ni la volonté de sortir. Il est évident que nous devons tous nous sentir responsables de ce drame et le vivre comme une plaie profonde ouverte dans le coeur des hommes. Ce n'est que par la prière, l'amour et la sollicitude de chacun que nous arriverons peut-être avec beaucoup de patience et de bonté à refermer ces plaies.

Pour terminer j'aurais souhaité que nos jeunes n'oublient pas, lorsqu'ils deviendront eux-mêmes adultes et responsables dans notre société, toutes les idées généreuses qu'ils ont eues dans leur adolescence, qu'ils gardent dans leur coeur leur foi et leur amour du prochain et qu'ils soient vraiment un levain dans la pâte de notre humanité si éprouvée par toutes les misères que l'homme crée lui-même sur cette terre.

Père Pierre Tchesnakoff

A propos des "mémoires de Chostakovitch" (x)

Le mois d'octobre dernier ont paru aux Etats-Unis les "mémoires" du compositeur soviétique Dmitri Chostakovitch, que l'on n'a pas hésité, à Moscou, à qualifier de "faux" : elles révèlent en effet un visage du compositeur que nul ne connaissait. Chostakovitch est mort en 1975, avec les honneurs du régime soviétique. Pourtant, durant les quatre dernières années de sa vie, il dictait à un ami intime, le musicologue Solomon Volkov, ses souvenirs qui constituèrent un livre dont chaque chapitre, signé de la main du compositeur, passa en Occident ; puis Volkov émigra il y a peu aux U.S.A., où sa première tâche fut la publication de ce texte qui, semble-t-il, est un évènement dans la littérature musicale, un évènement, aussi, sur le plan purement humain.

Dmitri Chostakovitch représentait jusqu'ici, pour la plupart, un modèle de servilité, de docilité envers le Comité Central... Sa Septième Symphonie était devenue le symbole de la Russie Soviétique en guerre contre le nazisme, et victorieuse (alors que le compositeur signale dans ses mémoires qu'il en avait le projet en tête bien avant la guerre, et qu'il y visait d'autres ennemis de l'humanité que les nazis, en l'occurence Staline et les siens..). Homme extrêmement secret, inhibé, dont le seul refuge, la seule sauvegarde au sein de l'horreur qu'il vivait était la création artistique, à laquelle il confiait toute son angoisse, croyant que l'on comprendrait le contenu de sa musique en ce sens, tel est le Chostakovitch qui se révèle ici.

C'est sous le signe de la mort que commence son évocation. "Ce ne sont pas des mémoires sur moi-même. Ce sont des mémoires sur les autres (...). Quand je regarde derrière moi, je ne vois que des ruines, des montagnes de cadavres". Il s'agit pour lui de ressusciter tous ses amis, ses compagnons de travail disparus au cours des purges de Staline ou dans les camps. Et peu à peu, on voit se former un véritable tableau vivant de 50 ans d'art soviétique, et il faut le dire, de souffrance. Les figures évoquées sont innombrables, des personnalités les plus connues (Glazounov, "le Brahms russe", a-t-on pu dire, maître de Chostakovitch, une des figures les plus attachantes du livre, Prokofiev, Stravinski, et tant d'autres), aux plus obscures, sur lesquelles l'auteur insiste particulièrement, dans l'angoisse

---

(x) TESTIMONY - THE MEMOIRS of DMITRI CHOSTAKOVITCH - Harper & Row, publishers, N.Y.- La traduction française devrait paraître au cours du mois de mars.

de voir leurs noms à jamais oubliés. Car en fin de compte, la plupart d'entre eux ont été des victimes du Père des Peuples. C'est avec l'évocation du grand Maréchal Toukhatchevski, un ami très proche du compositeur qui, un an après avoir été la gloire de l'Armée rouge et de tous les soviets, fut tué sur ordre de Staline au cours des purges de l'armée, que commencent les récits de la grande terreur, et un "portrait" de Staline (à travers ses oeuvres), qui prend peu à peu de la densité. A propos de cette terreur, Chostakovitch fait allusion à la Russie d'Ivan le terrible, où l'on procédait au jugement d'animaux considérés comme démoniaques ; et il écrit : "ils pensaient qu'ils étaient des démons. Des ennemis du peuple(x) ... Je peux imaginer comment cela se passait. "L'ennemi du peuple reconnaît-il avoir commis ceci, de cette façon ?" La vache se tait. Ils lui donnent un coup de lance dabs le flanc. Elle meugle, et un spécialiste traduit : "elle reconnaît pleinement sa culpabilité (...)". L'époque ? 17ème siècle. Le lieu ? Russie, Moscou. Ou peut-être était-ce hier ? Je ne sais pas. Qui est la bête, ici, qui est l'être humain, je ne sais pas non plus ". Mais au-delà de cette réflexion sur les régimes de terreur, une véritable sensibilité à la personne humaine, à l'existence personnelle, se fait jour, mûrie à travers la souffrance et l'expérience, qui s'épanouit en une certaine sagesse, mais souvent terriblement amère.

Staline suscite en Chostakovitch une horreur, une révolte qui brise presque ses propres mots ; il y a pourtant une anecdote positive, ou plutôt, la seule qui ne soit pas négative, au sujet de Staline : Chostakovitch avait une amie pianiste, Maria Youdina, aujourd'hui inconnue, mais grande interprète, et dont le comportement était particulièrement étrange pour ses amis, - une folle en Christ, en quelque sorte. Staline lui avait commandé une interprétation de Mozart qu'il avait particulièrement appréciée, à la fin de sa vie (où son psychisme, d'après Chostakovitch, n'était plus très solide). Il envoya de l'argent à Youdina, qui lui répondit en ces termes : "Je vous remercie pour votre aide ; je prierai pour vous nuit et jour, et demanderai au Seigneur de pardonner vos grands péchés envers le peuple et le pays.

(x) "ennemi du peuple" est le qualificatif que l'on recevait en général quinze jours avant une mort violente, au cours des purges.

Le Seigneur est miséricordieux, et vous pardonnera. J'ai donné l'argent à l'Eglise". Le compositeur ajoute : "c'est elle qui m'a parlé de cette lettre, et je sais que l'histoire semble incroyable ; Youdina avait beaucoup de défauts, mais ne mentait jamais, on peut ajouter que cette lettre suicidaire n'est pas étonnante, venant d'une "folle en Christ" ! Mais il ne lui arriva rien, elle fut épargnée. Staline mourut peu après ; les autorités firent savoir que sur le pick-up était le disque de Youdina, dernière musique qu'aurait écoutée Staline avant de mourir. Staline, par ailleurs, peu amateur de musique, ne manquait jamais une représentation de Boris Godounov, l'opéra de Moussorgski où le peuple opprimé crie à l'unisson avec le sang versé de l'innocent, et où le tsar Boris a aussi un dialogue avec un fol en Christ.

Enfin, ces mémoires sont passionnantes sur le plan de la réflexion au sujet de la musique, de l'art. On pensera ce que l'on veut de la musique de Chostakovitch, la genèse telle que le compositeur la relate est extrêmement attachante. Ce ne sont que correctifs de l'idée "officielle" que l'on s'en faisait. Telle symphonie évoque les horreurs du Goulag ; la cinquième, qui a fait la réputation du compositeur en U.R.S.S. décrivait la grande terreur des années 36-37. Une musique "engagée", donc. Un moment des plus terribles des mémoires raconte l'extinction forcée de toute musique populaire authentique en U.R.S.S. Il y avait, en Ukraine, des chanteurs aveugles, dépositaires de toute une tradition poétique populaire, qui circulaient de ville en ville, appelés "lirniki" et "bandouristi". Dans le courant des années trente, un congrès de musique folklorique les réunit : "C'était un musée vivant, l'histoire vivante du pays. Ils furent tous fusillés, tous ces pathétiques aveugles furent fusillés".

Il me semble que l'on peut difficilement mettre en doute l'authenticité de ces mémoires : l'Union des Ecrivains, à Moscou, a proclamé que "le renégat Volkov avait calomnié par un faux la mémoire du grand musicien". Pourtant, le seul accent de ce livre, la puissance de l'évocation, de la voix qui y parle, sont, me semble-t-il, des preuves irréfutables

d'authenticité. On ne peut fabriquer de toutes pièces la vie, la densité de vie des personnes qu'un autre aurait connues.

On reconnaît, sur les photos, le même homme que celui qui écrit, visage la plupart du temps angoissé, souffrant, que la mort épanouit étrangement en un large sourire...

Au détour d'une page, il note une prière qu'il connaisait : "Seigneur, accorde-moi la force de changer ce qui peut être changé. Seigneur, accorde-moi la force de supporter ce qui ne peut être changé. Seigneur, accorde-moi la sagesse de connaître la différence". Parfois, j'aime cette prière, parfois je la hais. La vie s'achève pour moi et je n'ai ni la force, ni la sagesse". Peut-être est-ce là une des expressions de ce grand drame intérieur, expression majeure ? Peut-être avait-il eu, malgré tout, cette force et cette sagesse ?

Jérôme CLER

Sur les écrans.....



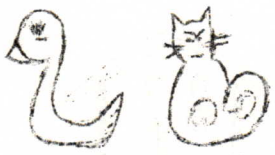
"S I B E R I A D E"

On a déjà parlé beaucoup de "Sibériade", le film-fleuve d'Andrei Kontchalovski, notamment à l'occasion du prix qui lui a été décerné au festival de Cannes. On peut le voir au "Cosmos", les séances commencent à 13 h.45, 17 h.15, 20 h.45. Film historique, "Sibériade" n'a pas les mauvais côtés habituels du genre. Le récit est entrecoupé de vieilles bandes documentaires sur fond sonore, dont l'effet est saisissant. Ces évocations d'un monde lointain, ignoré des habitants du village, surgissent soudain dans leur vie quotidienne, avec la guerre, et l'arrivée du monde moderne.

La première partie du film est la chronique d'un petit village, Elan, le récit de ses amours et de ses violences, de ses haines et de ses vengeances, transmises de génération en génération. Aux portes du village coule un fleuve imperturbable et puissant. Il est le symbole du temps qui passe, des morts qui s'éloignent, de la vie qui continue malgré tout.. Jusqu'au jour où, par ce même fleuve, remontent des hommes venus de la ville, apportant avec eux la civilisation et ses maux : puits de pétrole, profanation des tombes des ancêtres, athéisme. Le massacre du monde ancien se poursuit inexorablement quand enfin deux hommes, l'industriel et le député, originaires d'Elan, prennent conscience que va disparaître à tout jamais le témoignage de leur enfance. La lutte pour la survie commence : mais quel est le pouvoir d'un petit village, quand toutes les décisions, arbitraires, viennent de Moscou ? Grâce au député courageux et à son intervention obstinée devant le Soviet Suprême, le village sera enfin sauvé.

Ce dénouement miraculeux apparaît tout naturel au spectateur, transporté pendant toute la durée du film dans une atmosphère de Merveilleux, où le Courage et la Foi sont le lot commun.

Si la première partie du film évoque le lent déroulement de la vie paysanne traditionnelle, la seconde partie est un raccourci de la vie soviétique contemporaine et plus généralement du monde moderne, dans lequel les hommes sont à la recherche de leur identité. Ils finissent par perdre la foi en leurs actes et se retournent vers le passé pour y retrouver des valeurs vraies.



On ne peut s'empêcher de subir l'envoûtement que créent les paysages fabuleux. La présence mystérieuse de la forêt, le fleuve puissant qui coule, la porte qui marque la Limite du village, les Marais du Diable entourés des légendes que leur attribue l'imagination populaire, donnent à ce récit une densité singulière.

Laurence Tanon

" LE PULL OVER ROUGE " : plaidoyer pour un homme seul

Le film de Michel Drach "le pull over rouge" a suscité lors de sa sortie sur les écrans des réactions souvent violentes, car il remet en cause le verdict du procès de l'affaire Ranucci, un jeune homme accusé d'avoir tué une enfant a été condamné à mort.

Mais par-delà une affaire particulière le film aborde le thème plus général du tragique dans notre société et démonte le mécanisme qui amène à condamner un homme à mort.

La société est perçue par la plupart d'entre nous de manière paisible. Ainsi, la Police et la Justice apparaissent comme des services publics parmi d'autres, chargés d'assurer notre sécurité, voire notre bien-être au sein de la société.

Que se passe-t-il si, brusquement, un homme est accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, si la police s'acharne à faire de lui un accusé et si la justice le déclare coupable ?

Michel Drach, dans son film, nous oblige à rompre avec une vision paisible de la société : "Le pull over rouge" figure le désarroi d'un homme injustement condamné. Le réalisateur montre que le tragique peut également apparaître lors du procès pénal. Apparemment, le procès pénal semble avoir exclu toute situation d'infériorité pour l'accusé, l'équilibre des forces existe entre la défense et l'accusation grâce à l'avocat qui, défendant son client empêche que celui-ci soit démuni face à l'accusation.

Le tragique de l'affrontement Créon-Antigone, vient de ce qu'Antigone n'a pas d'avocat, qu'Antigone est démunie face à Créon.

Il arrive, cependant, pour des affaires qui ont un certain retentissement dans la Presse que l'équilibre des forces en présence dans le procès pénal ne soit plus respecté. L'accusé, malgré le soutien de son avocat est un homme seul face aux médias, à la société, à la Justice. Cet homme seul semble dans la même situation que le héros tragique sur lequel les dieux antiques s'acharnent. On retrouve la même solitude, le même dénuement, la même certitude d'un combat vain. Alors que dans notre droit, l'accusé est présumé innocent jusqu'à l'issue du procès, il est présumé coupable avant même le procès.

L'autre intérêt du film de Michel Drach est de démonter le mécanisme qui amène à condamner un homme à mort.

Un crime particulièrement odieux a été commis, dans l'affaire RANUCCI - le meurtre d'une enfant.

L'opinion publique est émue, la Presse entretient cette émotion, l'alimente même. Le criminel est présenté comme un fou, un monstre à exterminer. Cette foule massée devant le Palais de Justice le jour d'un procès d'Assises et criant "à mort" ... Ce déchaînement de haine, cette soif de vengeance. Pourquoi condamne-t-on un homme à mort ? L'Ordre public a été perturbé, l'Ordre public doit être rétabli. La mort de l'assassin est offerte à la foule, comme dans les société primitives les sacrifices humains sont offerts aux dieux pour les apaiser.

Ces motifs montrent que l'on est loin d'une société qui pardonne, d'une société qui permet à l'homme de se racheter.

Isabelle de Lipski